

La Méthode sociocritique, exemple d'application: le sociogramme de la guerre

Claude Duchet

C'est pour moi une grande expérience et un grand honneur que de parler à l'Université nationale de Séoul et une grande épreuve aussi parce qu'on m'a demandé entre les sujets possibles de parler de la guerre, et guerre et littérature si vous voulez (J'avoue que c'est au sujet dont j'aimerais mieux ne pas parler) et de vous dire comment à partir des études littéraires, j'ai été amené à m'intéresser à la question de la guerre.

Le papier que vous avez, s'appelle "L'impensé de la guerre": impensé, c'est-à-dire ce qu'on ne peut pas penser de la guerre, ou plus exactement, la guerre comme in-pensée, comme non pensée. Ce sujet annoncé comportait un mot barbare "le sociogramme de la guerre". J'aurai l'occasion de m'en expliquer ailleurs, dans d'autres conférences, mais il faudra que je vous en dise quelques mots d'ordre théorique et méthodologique. Ce n'était pas mon sujet même si je m'en sers pour préciser mon sujet. Le sujet exact que je proposais était "penser la guerre?". C'est là mon point de départ. Je considère que dans le monde actuel de la fin du 20^e siècle, penser la guerre est devenu quelque chose relativement impossible. La guerre est là, les guerres sont là et l'humanité ne sait plus penser

ce qui est là.

Mon sujet c'est cela et c'est aussi la manière dont la littérature, les arts, d'une manière générale, de penser l'impensable. J'ajoute que je parlerai forcément d'un point de vue européen, français, et que à cet égard, bien des choses auraient besoin d'adaptation pour correspondre exactement aux situations, situation qui est la vôtre et celles que vous avez pu connaître.

Il n'en reste pas moins que dans la perspective que je vais avoir, la question de la guerre se pose à la pensée de la même façon deux quelques pays que ce soit puisque c'est une question qui concerne, au premier chef, l'humanité en cette fin du 20^e siècle. Je voudrais donner dès le début une certaine gravité à mon propos pour qu'il n'y ait aucune espèce d'ambiguïté: la guerre n'est pas un objet littéraire parmi d'autres, c'est une question posée à l'homme que la littérature a à affronter, dont elle doit rendre compte, que la littérature, au sens général du terme, ne peut éviter. Et je commencerai par une citation de ce poète français René Daumal, très connu des surréalistes, printemps 1940, dans un texte sur la guerre dont voici la conclusion: "parce que j'ai employé le mot de guerre, que ce mot de guerre n'est plus un simple bruit que les gens instruits font avec leur bouche, parce que c'est maintenant un mot sérieux et lourd de sens, on saura que je parle sérieusement, et que ce ne sont pas de vains bruits que je fais avec ma bouche."

Je vais commencer par me débarrasser de cette armature technique de ce terme "sociogramme", sur lequel je m'expliquerai si vous le désirez. Pour l'essentiel, c'est un terme qu'à l'intérieur de la sociocritique, c'est à dire, de la méthode critique et de la théorie critique que je propose avec un certain nombre de collègues donc c'est une des pièces essentielles de cette sociocritique, autrement dit analyse sociologique des textes littéraires, et le terme de sociogramme est un instrument conceptuel, qui aide à penser ensemble ce qui est de l'ordre du discours (des discours tenus sur tel ou tel élément de la réalité, discours tenus dans le monde pour des différents disciplines, différents instances des paroles, discours de pouvoir, discours de Droit, discours de la politique, etc) et ce qui se passe, s'effectue dans le texte littéraire même. Le présupposé de la sociocritique, pour reprendre l'expression de ce poète français contemporain, "la poésie n'est pas seule" (c'est Michel Deguy), la littérature n'est pas seule, elle n'est pas seule, car elle parle toujours avec le monde, même quand apparemment elle ne parle pas du monde. Comment penser ce rapport avec le monde, dans ce que le texte littéraire a de plus littéraire, spécifique, dans ce qui est littérarité, comme on a dit longtemps, dont on parle moins mais la chose demeure, la spécificité du littéraire, comment penser ensemble spécificité et des réalités aussi massives, en l'occurrence, la guerre. Ce peut être la nation, la famille, l'amour,.... des réalités quotidiennement vécues,

enserrées dans bien d'autres discours que le discours littéraire.

Le texte littéraire est composé pour une part de ces discours qu'il enregistre, réfracte, retravaille, déplace, modifie, altère, en en faisant une matière qui lui est propre et en donnant des réponses qui lui sont propres. Le sociogramme est une manière de penser ensemble le monde et le texte. Sociogramme au sens le plus banal du terme qui n'est pas le sens technique que je vais essayer de lui donner. Si on prend sa formation en français, l'inscription du social, tout simplement, manière d'inscrire le social.

Si je considère que l'activité littéraire est une manière d'incorporer ou d'inscrire du social dans la réalité littéraire, qui est aussi une réalité, quelle forme technique alors je donne à ce terme de sociogramme? Alors, je m'en tiens encore une fois à une définition minimale pour me faire comprendre, c'est-à-dire que c'est un ensemble de représentations partielles, conflictuelles, en interaction les unes avec les autres, centré autour d'un noyau sémentique (noyau de sens) lui-même conflictuel.

Ainsi, la guerre est l'objet de représentations multiples, nous avons tous des images de la guerre, qui sont des représentations, nous avons tous avec nous des fragments, des lambeaux de discours, sur la guerre, que ce soit pour la justifier, la condamner, que ce soit pour la mettre au ban de la pensée, ou pour essayer de comprendre ce

qu'elle est, essayer d'être contre ou de l'intégrer à un système de valeurs ou de contre-valeurs(peu importe). Je veux dire que toute une série de discours sont tenus dans la société sur la guerre, ou à propos de telle ou telle guerre, distinction qu'il importe de faire: parler des guerres n'est pas forcément parler de telle ou telle guerre parler de telle guerre n'est pas forcément penser la guerre, nous avons dans la tête, il n'en reste pas moins que dès que le mot "guerre" est prononcé, un certain nombre de représentations, qui sont toutes, pour reprendre ma définition, des représentations "partielles", parce qu'elles ne correspondent qu'à une partie des choses. Il n'y a de représentations, dans cette articulation que je propose, que de représentations partielles, insérées à l'intérieur de discours partiels également, même si ces discours se veulent hégémoniques.

Et ces représentations ne sont pas forcément en accord les unes avec les autres. C'est pour cela qu'elles sont conflictuelles,... De réalités aussi massives que la guerre, il y a quinze, vingt représentations antagonistes, qui prennent quelques fois pour se formuler des adjectifs, on parlera de guerre juste, guerre sainte, guerre du droit, guerre propre, etc. et ses représentations sont normalement incompatibles les unes avec les autres, mais elles font toute partie du même sociogramme, au moins pour une civilisation donnée, un moment socio-historique donné, tout ce que le mot peut mobiliser constitue en quelque sorte l'essence possible de ce mot, constitue la surface de

pouvoir du terme. Qu'on soit pour ou qu'on soit contre, prenez d'autres mots que guerre, prenez par exemple le sociogramme de ville, que l'on considère est un ensemble humain parfaitement organisé ou au contraire que la ville est une sorte d'Enfer maudit, il n'en reste pas moins que ces deux définitions antagonistes appartiennent également à la ville, et sont pensées dans une civilisation donnée, dans un moment culturel donné, ensemble et en même temps... et qu'on ne peut pas penser l'un sans l'autre, ou plus exactement que si l'on pense tel sens, l'autre est en creux, négatif travaille et qu'il y a ce conflit de sens qui habite le terme dont on se sert.

Donc le sociogramme, c'est ce champs... les linguistes ont travaillé quelques fois là-dessus, de différentes façons, en France par exemple la notion de "mot-conflit" a été proposé par certains, pour désigner ces termes qui n'existent, pourrait-on dire, que par le désaccord qui les fait exister. Il y a consensus, sur ces termes, mais consensus, pour affirmer que tous ces sens là sont en même temps possibles. A chaque écriture, à chaque écrivain, à chaque discours, de se frayer un sens parmi les sens possibles en même temps, dans une situation socio-historique donnée. Voilà le premier point pour définir le champs du sociogramme.

Deuxième aspect du sociogramme, le noyau conflictuel (le noyau sociogrammatique, autrement dit): c'est ce à partir de quoi, la réalité et le terme (quand il existe) la

formation sociogrammatique se dessinent. Soit le mot guerre. Pour qu'il y ait sociogramme, il fait que le noyau soit bien conflictuel, c'est-à-dire que le mot guerre, n'est pas susceptible d'une définition univoque: la guerre est ceci, ou cela, elle est en même temps ceci et son contraire, valeur et contre-valeur, ce que l'on doit penser et ce que l'on ne peut pas penser. Donc, c'est cette nature conflictuelle de l'énoncé de base qui assure son contour à la formation sociogrammatique, ou sociogramme, dans lequel, je le répète, coexistent des éléments de tous les discours possible, négatif ou positif, qui peut être tenus à partir de cet énoncé lui-même conflictuel.

Ce qui assure la vie, une figure sociogrammatique dans la littérature, c'est ce point d'énergie qui provient du noyau d'un sociogramme d'un point positif et d'un point négatif, qui fait que tant qu'il y a production de sens, tant que le noyau sociogrammatique est en état d'insurrection permanente contre lui-même.

Voilà le cadre théorique dans lequel je voudrais inscrire ces quelques réflexions sur la guerre. Encore une fois c'est un exemple, qui en est majeur.

Je reviens maintenant aux raisons pour lesquelles je me suis particulièrement intéressé aux énoncés de la guerre, je parle aussi bien entendu de telle ou telle guerre, mais ce que j'essaie de comprendre, c'est quel rapport a telle guerre avec la guerre, avec l'idée de guerre, avec ce qui a pu être élaboré par la pensée pour essayer, non de

sustifier, mais d'intégrer à un système de pensée quelconque, voire un système de valeurs, ce qui à priori ne peut pas y être intégré.

Deuxièmement, pour que l'analyse sociocritique ait quelque validité en dehors même de l'étude des textes littéraires, il importe qu'elle sache aussi affronter des réalités aussi massives que la guerre et qu'elle sache quoi en faire. Dans les question que la guerre pose à la littérature, il importe que la sociocritique soit à même sinon de répondre, de poser les bonnes questions.

La guerre est un défi à la pensée, mais aussi bien à tout méthode d'analyse littéraire comme à la littérature même.

Dernier élément préparatoire, la guerre n'est devenue question à la littérature (tout au moins pour l'occident) qu'avec le 19^e siècle, à partir des guerres napoléoniennes, et surtout, à partir de 1870.

Ce n'est pas qu'avant, elle n'ait pas fait l'objet d'une réflexion littéraire, il y a bien des exemples dans la littérature antique, d'une part, à certains égards toute l'épopée antique n'est qu'un effort pour l'intégrer la guerre à une civilisation donné. De ce point de vue, on peut dire que la littérature est née d'une pensée de la guerre. Mais on pourrait suivre à travers les littératures nationales, le trajet de l'épique lié à la guerre, à travers l'exaltation d'un certain nombre de valeurs (la figure de guerrier, de héros, etc). D'autre part, toute une série de

textes(je pense à 16^e siècle français, D'Aubigné par exemple) mettent en récit et en peinture, les horreurs de la guerre.

Il n'en reste pas moins que c'est le 18^e siècle qui spécifie approche littéraire de la guerre sous la forme du récit ou de roman de la guerre. Cela ne s'est pas fait d'un seul coup. Les guerres napoléoniennes par exemple, n'ont pas donné directement des romans de guerre. Balzac a songé à écrire un roman sur la guerre qui devait s'appeler la "bataille", il est resté en projet, projet jamais abandonné, qui figure à peu près dans tous les projets successifs de Balzac, mais qui ne sera jamais écrit. La guerre figure indirectement et partiellement dans les oeuvres de Balzac, dans Stendhal, ou dans Hugo, notamment Waterloo qui fournit une matière par laquelle la guerre est approchée, mais de roman qui soit entièrement consacré à la problématique de la guerre, qui prenne la guerre comme matière(j'entends comme un Montage, on pouvait parler de la matière bretonne, comme matière à travailler dans des récits en vers) et pas simplement pour la décrire et l'explorer(la problématiser), ceci c'est avec le 19^e siècle essentiellement, et surtout à partir des guerres napoléoniennes et de 1870. Je ne retiendrai que deux exemples, *Guerre et Paix* de Tolstoi, et *La Débâcle* de Zola. Je rappelle que le premier manifeste de la littérature, la *Débâcle* qui se situe vers la fin de cycle *Rougon-Macquart*, est relatif à la fin de la

guerre de 1870. Je rappelle pour mémoire que *Les Soirées de Médan*, c'est-à-dire le premier recueil-manifeste de ce qui sera "l'école naturaliste" ou de mouvement naturaliste, est une série de récits de guerre. On a demandé à chacun des écrivains d'écrire sa guerre, d'installer l'écriture dans la guerre.

Donc, le 19^e siècle se caractérise pour moi par un rapport de l'écriture et de la guerre, (du point de vue littéraire) qui est un rapport d'intégration, d'exploration et de compréhension (d'intégrer à la pensée).

Le 19^e siècle c'est l'articulation "Discours et Récit". Si la guerre m'intéresse aussi, en dehors du problème humain, elle est cet autre objet qui m'intéresse, et si la littérature ne sait pas répondre à cela, à quoi sert-elle....! Mais cela pose à la littérature son problème, du point de vue sociocritique, c'est-à-dire, l'articulation "Discours et Récit". J'en reviens à une figure sociocritique. Toute réalité est objet de discours et susceptible de fournir un récit (l'argument d'une fiction, le thème d'un poème, d'être mise en drames etc), de devenir donc littérature.

Mais devenir littéraire, cela ne signifie pas abandonner l'univers du discours, je veux dire, rompre avec les discours tenus dans la société de référence sur telle ou telle réalité. Pour en revenir à la guerre, le 19^e siècle, ne cesse de penser la guerre à travers sa littérature, de la penser c'est-à-dire de la situer en pensées. On pourrait faire l'histoire de la réflexion de la pensée sur la guerre,

à partir du développement de la philosophie de l'histoire notamment, à partir des contre-coups de la Révolution française, à partir des guerres napoléoniennes,... à partir du développement, de ce qui sera l'anthropologie, des sciences de l'homme, la guerre est un défi à la pensée et s'incorpore à elle selon différents systèmes que ce soit celui de Joseph de Maistre, par exemple, connu comme action de la Providence et signe d'une expiation de l'humanité et la guerre étant l'effusion sacrificielle par quoi l'humanité doit se racheter de ses péchés.

Cette pensée maistrienne qui a joué tout au long de 19^e siècle et qui a marqué des écrivains comme Baudelaire, que ce soit la pensée de la force des choses illustrée par Hegel et en France vulgarisée par Cousin, et l'école fataliste en littérature, c'est-à-dire la guerre comme nécessité historique, ce par quoi l'histoire avance et se fait, ce par quoi, les nations peuvent se régénérer périodiquement, "la guerre" est donc intégrée à un dynamique de l'histoire.

Dans la *Débauche*, il est frappant de voir comment Zola affronte ce problème de la guerre. D'une part en tant qu'incorporé à l'idéologie de 18^e siècle, celle de progrès, de la marche en avant,... il ne peut que s'opposer à la guerre et ce qu'elle représente. D'autre part, en tant que militant politique, écrivain militant plus exactement et opposant à l'empire, et essayant de décrire à posteriori dans le cycle de *Rougon-Macquart* ce qui va mener l'Empire Français

du 2nd Empire à sa perte, dans et par la guerre (de 1870), d'une certaine manière, cette guerre est, au bout du cycle des Rougon-Macquart, une leçon que l'écrivain tire de cet ensemble d'années qui a risqué de mettre en péril ce qui faisait les vertus de 19^e siècle.

La guerre de 1870 est donc la catastrophe naturelle du cycle qui emporte le régime avec elle et qui théoriquement doit remettre le siècle et l'Histoire dans le bon sens. Donc, la guerre n'est pas un mal absolu puisqu'elle permet à l'histoire de se dégeler. C'est le premier sens de mot *Débauche*, c'est le moment de la fonte des glaces, le moment où l'Histoire repasse alors qu'elle a été figée à un certain moment.

Alors, comment justifier cela, pour Zola, humaniste, penseur républicain, progressiste, comment accepter dans son oeuvre et dans sa pensée la guerre, l'intégrer à une pensée de l'Histoire alors qu'il la regrette au nom de tous les idéaux. Alors, il y a une philosophie de relais, c'est la darwinisme, avec la survie des plus aptes, cette nécessité naturelle pour qu'il y ait progrès et développement de l'espèce, cette nécessité d'une lutte pour que s'adopte et que survive une partie, voilà une idéologie qui va régner chez Zola, et autour de lui, dans derniers tiers de siècle. Mais littérairement, ce qui est intéressant, c'est que la *Débauche*, comme roman, ne tient que par cette manière d'intégrer un discours sur la littérature à une fiction qui la dénonce.

Zola s'est tiré en ayant recours aux personnages antithétiques, Jean et Maurice. Maurice étant le personnage négatif et Jean, le personnage positif, deux frères. C'est bien entendu, le personnage négatif qui va participer à la Commune, et c'est lui qui va soutenir les théories darwinistes sur la nécessité de la guerre. Jean, lui, va se réfugier dans le mythe, pour espérer un au-delà de la guerre, et définir un horizon anhistorique. Mais celui qui vit l'Histoire, qui mourra du reste, mais qui tient le discours de vérité, le discours que Zola ne peut pas tenir mais qu'il tient quand même (parce qu'on voit très bien que Zola journaliste, quand il écrit sur la guerre, défend les positions de Maurice, présentées de manières très dures dans le roman mais tenues. Le seul discours qui pouvait être tenu à l'époque pour un écrivain qui voulait intégrer la guerre à la pensée est confié à un personnage négatif, c'est très caractéristique des contradictions par lesquelles évolue le 19^e siècle quant à la guerre. Il n'y a presque au 19^e que des discours justificatifs de la guerre : que ce soit au nom de l'Histoire providentialiste, c'est l'extrême-Droite de Joseph de Maïstre, ou au nom de l'Ecole qu'on a appelé Fataliste, de l'historio-graphie qui sera la base de l'Historio-graphie républicaine sous le nom de Force des choses, ou au nom de la science par le Darwinisme ou les Néo-Darwinismes, ou au nom de philosophies nationales, du côté allemand, de Fichte, par exemple, sans attendre Nietzsche, que ce soit Proudhon

chez les penseurs socialistes, il n'y a que des pensées, que des systèmes qui s'efforcent de rationaliser la guerre, de la rendre susceptible d'un discours et d'un traitement fictionnel.

On pourrait en dire autant de Tolstoi, dans une perspective tout autre, celle du pacifisme lui qui va bien au-delà, dans *Guerre et Paix*, où il y a à la foi, dénonciation et intégration de la guerre à une idéologie nationale. On pourrait voir par le jeu des personnages tolstoïens, comment se répartissent ces tensions sociogrammatiques qui habitent l'idée de guerre, et qui sont distribués entre des personnages autour du noyau sociogrammatique de la guerre. Le titre est tout à fait emblématique à cet égard, *Guerre et Paix*, c'est cela précisément le noyau sociogrammatique qui explique la manière dont le 19^e siècle a pensé la guerre, c'est-à-dire que guerre et paix sont pensées ensemble. C'est une entité: on ne peut pas penser la paix sans penser la guerre et inversement. L'un n'étant l'alternative de l'autre mais ne prenant sa valeur et son prix, son sens que par rapport à l'autre, ce qui, d'ailleurs, rejoint une longue tradition picturale des allégories de la guerre et de la paix qui habient la mémoire de la pensée. Quand la fiction, la poésie ou le drame rencontrent la guerre, c'est cette association indissoluble où la paix n'est conçue que comme l'absence de guerre et la guerre, la rupture de la paix. L'essentiel, c'est que le système de valeurs

s'équilibre, puisque l'un dans l'autre, il y a là dessus toute une série de discours possible, qui se traduisent même par des systèmes stratégiques, toute la pensée de Klauswitz est sortie de là("Si tu veux la paix, prépare la guerre"). On pourrait voir que toutes les doctrines qui essaient d'intégrer la guerre à la civilisation ne le font qu'à l'abri de cette alliance, qui est plus une alliance sémantique, qu'est une alliance noétique(alliance dans la pensée) de la guerre et la paix.

Le 19^e siècle a vécu là-dessus. Encore une fois, à l'horizon de toutes ces pensées de la guerre(théories bellicistes, apologies, ou dénonciations) qui donnent lien à des textes littéraires, ou qui sont leur référence (les textes littéraires n'ayant pas besoin de parler de la guerre pour ne pas avoir en arrière-plan cette référence, toutes les fois qu'il s'agit de violence, de rapports entre les Etats ou les peuples), il y a cette indissolubilité de la pensée de la paix et de celle de la guerre.

J'en arrive au 20^e siècle, et à des thèses qui me sont plus personnelles, je veux dire qui sont à l'essai et à l'épreuve actuellement.

S'il fallait (par un essai d'extension du concept de sociogramme à l'histoire culturelle et générale, débordant la question de la littérature) tenter de penser une unité de temps assez vaste pour la caractériser (sous la forme d'un sociogramme qui en engloberait bien d'autres mais qui serait surdéterminant et trouver la figure emblématique du

19^e siècle), je dirais que c'est la ville.

La ville est le sociogramme, englobant tous les autres, qui rend compte de cette division "arbitraire" qui est un siècle. Cela a une sorte de valeur emblématique pour la périodisation française (ce n'est pas forcément la même chose pour d'autres pays) mais l'unité de siècle est tout à fait arbitraire. Il n'en reste pas moins que le 19^e siècle français se trouve correspondre à une unité sémantique, historique, idéologique, et est pensé comme tel (comme une unité qui a une signification historique déterminée) et en tant que 19^e siècle et pas du tout en tant que *Siècle des Lumières* par exemple pour le 18^e siècle ou *Siècle de la Renaissance* pour le 16^e siècle ou *Siècle de Louis 14* pour le 17^e.

Ce 19^e siècle se caractérise donc par toutes les idéologies possibles (du Progrès, etc) mais la figure emblématique, c'est la ville : le développement de la ville, l'urbanisation, et aussi comme symbole de paix, symbole de la civilisation. Cela rejoint aux vieilles images de la ville à l'abri dans ses remparts, mais qu'elle soit cela ou le foyer de la civilisation ou le lieu de regroupement de l'humain, de passage de l'Histoire, peu importe, la ville est emblématique d'une sorte de devenir du siècle.

Au 19^e siècle la guerre se met à entrer dans la ville. Après Waterloo, les armées étrangères viennent à Paris, après 1870, c'est l'occupation allemande, à quoi s'ajoutent les révolutions (1789, 1830, 1848, 1870) : la violence

s'installe dans la ville.

La violence sous la forme de guerres, révolutionnaires, civiles, ou guerres extérieures au siège de Paris en 1870. Donc la ville est en même temps ce facteur de civilisation, ce lieu de progrès, ce résumé de l'histoire(en avant en quelque soit) et en même temps le signe de la violence et le signe et ce qui est perpétuellement menacé. Rappelez-vous la fin de la Débacle avec l'incendie de Paris. L'incendie de la ville, c'est presque l'union dans la fiction de ce qui hante le 19^e siècle et qu'il voit intégrer à la pensée qui est la guerre et de ce qui est le symbole vivant de progrès, des lumières, de l'avenir, de la liberté,....

Dans le sociogramme de la ville au 19^e siècle, on trouverait cette menace sur la ville. Cependant, on peut dire que le 19^e siècle en général habite à l'intérieur de ce sociogramme de la ville, même si la ville peut être aussi la ville maudite. Le premier drame de Claudel qui s'appelle précisément *la Ville*, à la fin de 19^e siècle, montre une ville complètement livrée à la violence et les textes de Nietzsche dans ainsi parlait Zerathoustra, c'est également une malédiction sur la ville, cela montre bien le sociogramme du travail puisque c'est ce noyau énergétique de contradiction qui assure précisément la vie du sociogramme figure informante et de référence pour la littérature.

Au 20^e siècle, c'est le sociogramme de la guerre qui domine l'Histoire. La guerre remplace la ville on pourrait

le montrer dans le détail des textes littéraires et dans les images, et aussi dans l'évolution de l'imaginaire. Plus exactement, la guerre occupe dans l'imaginaire la place que la ville y occupait. Non seulement dans ses aspects contradictoires et de violence, mais parce que la guerre est entrée dans la ville, parce que ville et guerre ne font plus qu'un, parce que la guerre, ce sont les bombardements, les ruines urbaines, les décombres, des violences au corps à corps, etc... , l'image de la guerre se fixe au cours du 20^e siècle, sur des images de ville et de ville détruite.

L'essentiel, c'est cette succession de figures sociogrammatiques informants qui sont pour la littérature une référence constante. La ville obsède la littérature.

Au 19^e siècle, de Balzac à Baudelaire en passant par Zola et bien d'autres, pour la littérature ou pour les arts, d'une manière générale, la ville est présente partout et la modernité est née de, dans et par la ville. C'est cette place qui m'intéresse pour voir, par analogie, la place que peut occuper la guerre au 20^e siècle,... qu'il s'agisse de l'Europe ou de ce côté-ci du monde, je crois, hélas.

De quel façon? Il faut remonter à la littérature et à ce qui s'est passé, c'est-à-dire à la rencontre de la guerre et dans la littérature au 20^e siècle à travers l'épreuve de la première guerre mondiale (nouvelle alliance de la guerre et de la littérature) et évidemment depuis, le 20^e siècle n'est pas sorti de la guerre (je ne parle pas simplement de la guerre mondiale) : il se mesure par une référence

constante à la guerre, l'après-guerre, l'avant-guerre, l'entre-deux guerres et sa multiplication maintenant. On dit plus "la" guerre comme l'indique le premier numéro d'une nouvelle revue "l'Inactuel" : guerres, au pluriel, qui semble impliquer qu'il n'y a plus que des guerres, mais où est "la" guerre. On ne peut plus penser la guerre : on a affaire à des guerres, on peut penser telle ou telle guerre en la restreignant en tel ou tel aspect, mais la guerre est devenue hors de la pensée.

Avec la 1^{ère} guerre mondiale, et cette rencontre de la littérature et de la guerre non conceptuelle (rencontre de fait), avec une Europe bouleversée par la guerre, avec la physionomie nouvelle que la guerre, avec le développement des machines, et l'aspect de la dernière guerre classique (affrontement d'infanteries mais avec enlisement dans la boue, le face-à-face de millions d'hommes, leur anéantissement dans la terre), avec cette sorte de défi à tout ce que le 19^e siècle avait nourri pour aboutir là (ce qui fait que pour beaucoup d'historiens, de penseurs et de philosophes le 19^e siècle s'arrête avec la guerre de 1914), outre que bien des écrivains sont tués ou bien des écrivains naissent de la guerre, va se développer une littérature de guerre. Beaucoup d'études ont montré que des centaines de romans, de récits, de témoignages divers, de mémoires, de chroniques, n'ont cessé d'alimenter l'Europe et la France en particulier, dès la Guerre même, jusqu'à la veille de la 2^{nde} guerre mondiale, celle-ci ayant

elle-même apporté un renouvellement de la littérature de guerre compliquée par ces extrêmes que sont d'une part la menace de la guerre nucléaire, l'hypothèse d'une 3^e guerre mondiale avec tous les textes utopiques qui en surgissent et d'autre part avec les camps d'extermination. Ces limites interrogent la littérature sur ce qu'elle est, non sur ce qu'elle peut, mais sur ce qu'elle peut dire.

Pour aller vite, on peut dire que la littérature de la guerre ne sait pas parler de la guerre par un déplacement très significatif et important. Elle ne le sait pas parce qu'elle n'a plus de philosophie de référence. Le 20^e siècle perd ses références philosophiques en ce qui concerne la pensée de la guerre. Le 20^e siècle, c'est la démission des philosophies en face de la guerre. Aucune de celles que j'évoquais, avec lesquelles le 19^e essayait de s'accorder, et vivre pour arriver à penser cette contradiction entre une civilisation en marche et une barbarie en marche. A quel système de pensée se raccrocher pour arriver à écrire cela?

Il n'y a plus après 1914 de philosophie qui prenne en charge une pensée de la guerre, il y a des morales, il y a une élaboration éthique autour de la guerre de droit, de guerre juste, ou un repli sur l'idée de guerre défensive, toute une série de justifications. Il suffit d'ouvrir des manuels de philosophie, pour le 20^e siècle et voir comment au lieu de philosophie, on passe à des considérations, de Droit politique, de Droit internationale, ou d'éthique,

c'est-à-dire, des réglementations, de la guerre (notion de crime de guerre), mais aucune philosophie, à ma connaissance, ne parvient ou n'entreprend de rétablir la guerre en pensée. Certes, sur les marges de la philosophie, en pleine guerre que Freud commence à travailler sur la pulsion de mort et s'affronte au problème que pose à l'humanité la 1^{ère} guerre mondiale.

On pourrait suivre également tel courant de pensée, je pense à Roger Cailloir, la guerre comme fête, je pense à Bataille et la notion de dépense..., il y a des pensées en-dehors de, à côté et contre la philosophie, qui s'efforcent de repenser et de resituer la guerre, dans une perspective anthropologique, alors que les grands systèmes ne travaillent plus sur ce problème ou n'arrivent pas à en rendre compte.

C'est le moment où du côté allemand Heidegger échaffaude la notion d'être-pour-la-mort, et même d'être-pour-la-guerre, que Sartre pourra reprendre dans *Les Chemins de la liberté*. Mais, à l'exception de Sartre, un peu tardive, la philosophie n'est plus une référence pour la littérature.

Il n'y a plus de discours sur la guerre qui puisse être une référence pour l'exercice d'une littérature. Autrement dit la littérature se trouve, soit réduite au rôle de témoin. Je rappelle un livre de Norton Cru, *Témoins* qui envisage la totalité de la littérature de dans la période 1920-1930, livre qui fit scandale parce qu'il se heurta au rejet par la

Droite nationaliste qui continue à tenir les discours reçus sur la guerre et gauche socialiste qui n'admettait pas cette impensé, dans la mesure où Norton Cru met en cause la mémoire, l'Histoire qui passe à travers la mémoire est qui déforme. Le livre de Norton Cru montre qu'on ne peut écrire de la guerre, et même dans la limite, on ne doit pas, puisque écrire sur la guerre même en qualité de témoin est une manière de trahir ce qui fut, on ne peut pas atteindre la vérité de la guerre, on ne peut être acteur et témoin dans une expérience aussi radicale.

On suivrait à travers les grands cycles français romanesques, *les Thibault*, de Roger Martin du Gard, *les Hommes de bonne volonté* de Jules Romains, *Les chemins de la liberté* de Sartre, qui ne furent pas terminés, ces tentatives pour intégrer une pensée de la guerre. Echec ou non? L'échec n'est pas signifiant : c'est l'impossibilité d'atteindre le réel de la guerre. Le meilleur témoignage que la littérature puisse prendre c'est de maintenir cette distance comme une interrogation permanente et une exigence de la pensée.

Je reviens de ce détours que Je faisais c'était pour en revenir au sociogramme: Guerre et paix, au 19^e siècle, au 20^e siècle, dissociation de ce noyau sociogramme. Le noyau qui permettait à la guerre d'être pensée n'existe plus. Du point de vue théorique, il est intéressant de constater l'implosion de noyau(non l'explosion). Il est impossible de penser ensemble la guerre et la paix, c'est

tout et c'est énorme! Ne pas pouvoir penser la guerre, c'est s'interdire de penser la paix.

La pensée politique, morale, juridique, multiple les alibis et les définitions(guerre juste, guerre froide, guerre sainte, révolutionnaire, de libération,) avec la guerre de Golf, guerre propre(qui fait resurgir la guerre du droit): il y a des guerres, mais la guerre a disparu. Tout se passe comme si la menace d'une 3^e Guerre mondiale avait supprimé non pas les guerres(au contraire) mais la nécessité de penser la guerre pour en venir à bout, ou du moins pour ne pas faire comme si le problème de la guerre était résolu, laissant le champs libre aux guerres, le 20^e siècle: siècle "des" guerres.

J'ai beaucoup parlé de la *Débauche*. Je prendrai comme contre-exemple l'oeuvre entière de Claude Simon, jusqu'au dernier *L'Acacia*, qui est une méditation sur la guerre, qui fait de la guerre la "matière" de son texte, c'est le plus grand écrivain de la guerre à mon avis.

Toute son oeuvre d'écrivain, c'est de répondre ou de poser au moins la question: comment c'est? Comment c'est l'Histoire dans, par la guerre, l'Histoire-guerre....? Il a un mot(dans sa réponse au prix Nobel) il dit : c'est le ça, la guerre, c'est ça, mot qui est né sous la forme du "plus jamais ça" que vous trouvez déjà dans *Le Feu de Barbuz*, un des premiers romans de guerre. C'est cela qui se substitue au noyau guerre et paix. C'est ça que questionne la littérature, dans le meilleur des cas, la

littérature qui ne peut échapper à la guerre, qu'elle en parle ou non. De ce point de vue, je ne crois pas au roman de la guerre, je crois que la fiction ou la poésie sont hantées par le "ça", et que la littérature devrait être interrogée dans sa manière de formuler "ça" ... ce en quoi, me semble-t-il, supplée pour le moment aux tous les discours, et ce en quoi elle est plus que jamais nécessaire.